LE ROMAN

PAR LETTRES,

OU

LE CHAPITRE XVIII,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. de Courcy, Gustave et ***,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 6 MAI 1826.

Prix : 1 franc 50 centimes.

PARIS,

AU GRAND MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,

DE A. G. BRUNET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Successeur de Mme HUET, rue de Valois, Palais-Royal, n°. 1, en face de l'Athénée.

1826.



PERSONNAGES.	ACTEURS.
ADÈLE DERVAL, jeune veuve.	Mlle CLARA.
JULIE DE SÉNANGES	Mlle *Pauline* GEOFFROY
ALPHONSE, frère de Madame de Sénanges	M. FÉDÉ.
M. DUBREUIL, cousin de Madame Derval	M. FONTENAY.
Un domestique.	

Le Théâtre représente un salon élégamment meublé, ouvert dans le fond sur un jardin. Un petit bureau.

G. Brunet



LE ROMAN

PAR LETTRES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mad. DERVAL, *écrivant.*

Chapitre 16...., lettre 174e.... Constance de Méranie à sir Charles d'Aveston..... En vérité je ne sais que lui faire dire, à cette pauvre Constance!..... Voilà deux jours entiers que je me tourmente pour lui trouver quelques phrases romanesques, et je n'en puis venir à bout.... Ah ! si j'avais su que le métier d'auteur était si difficile!... Mais l'idée était si folle... Le moyen de s'en défendre?.... Deux amies qui ne s'étaient jamais quittées, éloignées l'une de l'autre...., afin de varier leur correspondance..... écrire un roman!... Personne ne s'en doute!.... Madame de Sénanges se cache à Paris de son frère, qui est bien l'être le plus nul!.... comme moi je me cache ici de mon cousin Dubreuil, notre receveur particulier, qui est bien l'original le plus curieux!....... Grand Dieu! s'ils soupçonnaient l'un ou l'autre.... j'en serais au désespoir!..... Je l'avoue, cette distraction a des charmes pour moi....... Il faut bien qu'une pauvre veuve passe son temps à quelque chose.... Certainement mes lettres sont loin de valoir celles de Madame de Sénanges.... Elle fait parler sir Charles avec une éloquence que je n'aurai jamais;.... aussi j'éprouve à la lire un plaisir singulier..... Des amours imaginaires, c'est toujours superbe!...

AIR : *Vaud. de l'Héritière.*

Au sein d'une brûlante ivresse,
Comment conserver sa raison?
De soi peut-on être maîtresse,
Lorsque l'on aime tout de bon?

Ici mon cœur obtient des trèves,
A mon gré je calme ses feux;
Je fais souvent de jolis rêves....
Mais je m'éveille quand je veux.
Oui, je m'éveille quand je veux.

SCÈNE II.

DUBREUIL, M. DERVAL.

DUBREUIL, *vêtu en chasseur et suivi d'un domestique auquel il remet sa carnassière, son fusil, en chantant* : Chasseur diligent.

Qu'on mette ces gaillards-là à la broche : un lièvre et deux perdreaux. Les chasseurs de Paris sont terribles dans les départemens.

Mad. DERVAL, *serrant ses papiers.*

Ah! mon Dieu, voilà mon cousin Dubreuil déjà de retour.

DUBREUIL.

Je me suis rappelé fort à propos que nous avions aujourd'hui une séance d'apparat à la société d'agriculture du département,.... et je suis rentré pour faire ma toilette.... Mais vous, ma chère cousine, vous êtes d'une activité.

AIR : *Lise épouse l'beau Gernance.*

Oui, plus diligente encore
Que le soleil, que l'aurore,
On vous voit, chaque matin,
Toujours la plume à la main.

Mad. DERVAL.

De ma paisible demeure,
Pour charmer l'isolement,
Chaque jour j'écris une heure.

DUBREUIL.

Mes commis n'en font pas tant.

Mad. DERVAL.

Toujours gai,... plaisant...

DUBREUIL.

Vraiment, cela pique ma curiosité.

Mad. DERVAL.

Vous êtes curieux!

DUBREUIL.

Par intérêt... Un parent, un guide, à qui vous avez donné toute votre confiance,... à ce que vous dites.

Mad. DERVAL.

Eh! mon Dieu, n'a-t-on pas toujours quelques amies de pension avec lesquelles on a gardé des relations.

DUBREUIL.

Moi, je n'en ai gardé aucune avec mes amis de collége; je ne pourrais peut-être pas les reconnaître; mais une correspondance d'amitié,... cela languit quelquefois, et la vôtre au contraire..... Il y a quelque chose là-dessous.,.. J'ai dans l'idée que c'est une correspondance amoureuse.

Mad. DERVAL.

Y pensez-vous, Dubreuil? vous en seriez instruit le premier... Vous, mon ami,... mon conseil.

DUBREUIL.

Raison de plus pour ne rien savoir,.. Vous n'ignorez pas que je blâmerais à l'avance toute pensée d'établissement. Je ne veux pas qu'on vous épouse, ma charmante cousine,... à moins que... Je m'entends.

Mad. DERVAL.

Vous savez bien que j'ai renoncé au mariage; il ne s'agit pas d'établissement.

DUBREUIL.

Vrai,... là, bien vrai.

Mad. DERVAL.

Apprenez donc, puisque vous voulez tout savoir, que c'est à une amie d'enfance que j'écris,.... à madame de Sénanges....

DUBREUIL.

Femme aimable, pleine d'esprit; sa correspondance doit s'en ressentir... C'est la nièce de notre président. Je ne suis pas comme vous, moi,... je ne dédaigne pas la gloire littéraire.

Mad. DERVAL.

La gloire sied à un homme; si j'avais votre fortune, il y a long-temps que je serais homme de lettres.

DUBREUIL.

Eh! eh! cela peut venir.

Mad. DERVAL.

Ce serait très-glorieux pour un receveur particulier.

DUBREUIL.

Entre nous, je me suis déja essayé incognito.

AIR : *De sommeiller encore, ma chère.*

J'ai voulu tenter l'aventure,
Et j'ai fait, très-secrettement,
Des envois de littérature
Au journal du département;
Oui, de Pégase, affrontant les ruades,
Sous le nom d'un jeune abonné
J'ai fait imprimer trois charades :
Personne ne m'a deviné.

Je les envoyais de Paris.... Nous autres receveurs de départemens, c'est là notre résidence.

Mad. DERVAL.

Et pendant ce temps, Dieu sait comment vont vos bureaux en province.

DUBREUIL.

Oh ! je les observe... de loin, et tous les ans je fais ma recette dans la saison des chasses...

SCÈNE III.

LES MÊMES, COMTOIS.

Mad. DERVAL.

Que nous veut Comtois ?

COMTOIS.

Madame de Sénanges vient d'arriver de Paris.

Mad. DERVAL.

Julie est ici ?

COMTOIS.

Et elle fait demander si Madame est visible.

Mad. DERVAL.

Pour elle... Courez,... courez vite!... Comment, sans me prévenir... Quelle aimable surprise!

DUBREUIL.

Voilà une visite qui va faire du tort à la poste.

Mad. DERVAL.

Gardez-vous bien, mon cher Dubreuil, de lui rien dire....

DUBREUIL.

Ah ! vous avez peur ?...

Mad. DERVAL.

Du tout... Mais les femmes ont entre elles mille petits secrets...

DUBREUIL.

Des secrets! on ne m'en donne pas à garder, et je découvrirai ce mystère.

SCÈNE IV.

DUBREUIL, Mad. de SÉNANGES, Mad. DERVAL.

Air : *Je m'émancipe* (de la Salle des Pas-Perdus, *musique de Charles Plantade.*)

Mme de Sénanges.

Chère amie !

Mme Derval.

Ma Julie !

Ensemble :

De plaisir mon âme est ravie.
Oui l'envie,
De ma vie,
Est de pouvoir
Toujours te voir,
Ah ! quel plaisir de se revoir.

Mme de Sénanges.

Enfin nous voilà réunis

Dubreuil.

Mais permettez ici, Madame,
Que le provincial réclame
Quelques nouvelles de Paris ;
Avons nous toujours du scandale
Voilà huit jours révolus
Que j'ai quitté la Capitale.

Mme de Sénanges.

Vous ne la connaissez plus,
Huit jours loin de la capitale :
Vous ne la connaissez plus.

Dubreuil.

Ensemble.
Deux amies
Sont ravies
De se voir enfin réunies ;

Ensemble.

Deux amies
Sont ravies,
De pouvoir
Enfin se revoir!
Ah! quel plaisir de se revoir.

Mme DERVAL et Mme de SÉNANGES.

Chère amie, (*bis.*)
De plaisir mon âme est ravie.
Oui l'envie
De ma vie
Est de pouvoir
Toujours te voir.
Ah! quel plaisir de se revoir!

Mad. DE SÉNANGES.

Mais en vérité, ma chère, plus je te regarde et plus je te trouve charmante; rien de tel que le veuvage pour embellir une jeune femme!

Mad. DERVAL.

A propos de veuvage,.... et ton mari!

Mad. DE SÉNANGES.

Il s'est fait donner une mission pour Barrèges afin d'y prendre les eaux administrativement;... le ministre le considère beaucoup,... il a un congé de six mois :... quand à moi... je viens, avec mon frère, passer le mien dans ton voisinage!

Mad. DERVAL.

Que tu es aimable.

Mad. DE SÉNANGES.

Aussi ai-je fait une provision de livres, de romans... à propos de romans, j'oubliais... tu te rappelles la petite Sophie d'Orvil qui ne pouvait pas écrire une lettre sans une faute d'orthographe,.. elle vient de publier un livre!

Mad. DERVAL.

En vérité!

Mad. DE SÉNANGES.

On s'arrache ce petit chef-d'œuvre... Nous avons passé des soirées délicieuses à nous en moquer, cela a remplacé les proverbes.

DUBREUIL.

Allons, allons, Mesdames, un peu de ménagement pour une amie... Moi, les femmes auteurs, je suis pour elles d'une indulgence... d'une admiration; j'estime beaucoup les femmes qui écrivent; c'est-à-dire qui écrivent de la littérature, car il y a d'autres...

Mad. DERVAL.

Mon cher Dubreuil, vous oubliez...

DUBREUIL.

Oh ! je suis piqué, et je saurai...

Mad. DE SÉNANGES.

Des secrets !... je me retire !...

DUBREUIL.

C'est moi qui vous cède la place ;... des amies ont toujours quelque chose à se confier quand elles se revoient, d'ailleurs, l'Académie de Melun me réclame.

AIR : *Du Carnaval* (de Béranger.)

Au nom des arts et de l'agriculture,
Il faut d'ici fuir pour quelques instants ;
C'est aujourd'hui séance d'ouverture,
J'y dois paraitre.

Mad. DE SÉNANGES.

Oh ! vous avez le temps ;
Quoique savant, d'ennui faut-il qu'on meure ?
Il restera toujours bien un fauteuil.

DUBREUIL.

Oui, mais je veux m'y rendre de bonne heure !
Car de la nuit je n'ai pas fermé l'œil.

Ensemble.

DUBREUIL.

Oui, mais je veux m'y rendre, etc.

Mad. DE SÉNANGES.

Il fera bien d'aller là de bonne heure,
Si de la nuit il n'a pas fermé l'œil.

(*Dubreuil sort.*)

SCÈNE V.

MAD. DE SÉNANGES, MAD. DERVAL.

Mad. DE SÉNANGES.

Enfin, nous voilà seules;... et notre roman ?

Mad. DERVAL.

Chut, si quelqu'un nous entendait!... après ce que tu disais tout à l'heure de Sophie.

Mad. DE SÉNANGES.

Quelle différence! nous avons trop d'amour propre pour nous faire imprimer.

Mad. DERVAL.

Imprimer!... j'en mourrais de chagrin;... mais sais-tu bien que tu m'embarrasses avec les lettres de ton héros;... je ne sais comment y répondre; ton sir Charles est d'une éloquence...

Mad. DE SÉNANGES.

Mais tu t'en tires fort bien, et malgré ce petit air d'indifférence que tu affectes avec tant de grâces, tu entends l'amour romanesque à merveille.

Mad. DERVAL.

C'est du bonheur.

Mad. DE SÉNANGES.

Qui te lirait ne se douterait pas que, veuve d'un vieux mari, tu as juré de ne jamais en prendre un second.

Mad. DERVAL.

C'est une résolution irrévocable; (*riant*) il y a pourtant

des moments où, lorsque je lis les lettres de sir Charles, je me sens moins résolue:...je me surprends même quelquefois à me figurer que ce héros de tendresse, produit brillant de ton imagination, existe quelque part... je ne sais où...

Mad. DE SÉNANGES.

Ah! si mon frère l'entendait!

AIR : *Soldat français, né d'obscurs laboureurs* (Julien.).

Ce phénomène est bien rare, je crois;
Mais la nature est, hélas! si bizarre!

Mad. DERVAL.

Ah! de ces dons, prodigue quelquefois,
Le plus souvent elle s'en montre avare.

Mad. DE SÉNANGES.

Si l'homme est vain, inconstant, indiscret,
Son sexe tient un peu du nôtre:
Mais quelque part, il se peut qu'en effet
Il existe un homme parfait;
C'est un hasard tout comme un autre.

Mad. DERVAL.

Eh! quand il existerait, il n'écrirait pas comme toi; le style d'une femme est toujours facile à reconnaître... Si les lettres de sir Charles, par exemple, étaient l'ouvrage d'un homme, elles n'auraient point cette délicatesse de pensées, ce goût, ce charme: je les sais presque par cœur.

Mad. DE SÉNANGES.

Vraiment!

Mad. DERVAL.

Les hommes ne savent point aimer.

Mad. DE SÉNANGES.

C'est une grande vérité que tu dis là;... eh bien! il y a des femmes qui ne veulent pas le croire; elles prétendent

que ces Messieurs;... croirais-tu que dans ce moment mon frère est demandé en mariage par deux mères de famille qui veulent établir leur fille unique.

Mad. DERVAL.

Ton frère!

Mad. DE SÉNANGES.

Des demoiselles de vingt-cinq et trente mille francs de rentes, des biens superbes... et, par dessus le marché, des jeunes personnes fort bien élevées.

Mad. DERVAL, *avec ironie.*

Ah! ton frère a fait un choix!

Mad. DE SÉNANGES.

Pas encore... Il va venir ici me retrouver, ce cher Alphonse;... mais j'y songe je commets là une grande imprudence, je vais rendre son choix encore plus difficile à faire;... qui pourra lui plaire après toi? Voilà de ces étourderies!...

Mad. DERVAL.

Oh! nous sommes d'anciennes connaissances;... et je ne crois pas avoir fait sur lui la plus légère impression.

Mad. DE SÉNANGES.

Qui sait!...

Mad. DERVAL.

Ton frère!.. est-ce qu'il se décidera jamais à aimer quelqu'un;... même sa femme!

Mad. DE SÉNANGES.

Mais je crois que oui...

Mad. DERVAL.

Au moins sera-t-il très-embarrassé pour le lui dire;... franchement,... il est doux, honnête, poli;... mais ma chère Julie, tu as pris tout l'esprit de la famille!

Mad. DE SÉNANGES, *avec intention.*

Il y a des positions où l'homme le plus spirituel est

quelquefois le plus gauche... et je t'assure que si tu lisais sa correspondance...

Mad. DERVAL, *riant.*

Oh! je m'en fais une idée!...

Mad. DE SÉNANGES.

Je ne le crois pas,... mais, tiens, je l'aperçois.

Mad. DERVAL.

Encore plus gauche que de coutume!

Mad. DE SÉNANGES.

Entre, entre, mon ami, tu es annoncé!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ALPHONSE.

ALPHONSE.

Ma Sœur m'ayant assuré, Madame, que vous voudriez bien me permettre de vous présenter mes hommages,... je viens...

Mad. DERVAL.

Vos visites me seront toujours agréables, Monsieur; mais la société d'une pauvre recluse n'a rien de bien séduisant.

ALPHONSE.

Ah! Madame!

Mad. DE SÉNANGES.

Mon ami tu t'es fait un peu attendre, mais je dois une visite à madame de Noirfonds, la femme du nôtaire qui triche au jeu, ce n'est qu'à deux pas.

AIR : *Du Pas de Schal, dans les Trois-Sultanes* (Gymnase.)

Je fais vite
Ma visite,

Tout de suite
J'en suis quitte,
Je te quitte,
Mais je veux
Revenir bientôt en ces lieux.
(*A part.*) Je ris tout bas
De l'embarras,
Du pauvre amant
Pâle et tremblant.
(*Haut.*) Si tu permets, je vais laisser,
Mon frère ici me remplacer.

MAD. DERVAL.

C'est lui ma chère qu'il faut prier,
Le tête à tête peut l'effrayer.

ALPHONSE (*A part.*)

Ah! c'en est fait, oui je le voi,
Ces dames se moquent de moi.

MAD. DE SENANGES.

Je fais vite
Ma visite, etc.

Mad. DERVAL.

Fais bien vite
Ta visite,
Et sois quitte
Tout de suite,
Reviens vite;
Car je veux
Te revoir bientôt en ces lieux.

ALPHONSE, *bas à Mad. de Sénanges.*

Fais bien vite
Ta visite, etc.

Ensemble.

SCÈNE VII.

MAD. DERVAL, ALPHONSE.

Mad. Derval prend une broderie, et regarde Alphonse en pitié.

ALPHONSE, *à part.*

J'aurais payé de ma vie le bonheur d'être un instant près d'elle,... et maintenant j'éprouve un embarras...

Mad. DERVAL, *à part.*

Il faut pourtant bien que quelqu'un commence ! (*Haut*) Aimez vous la campagne, M. Alphonse?

ALPHONSE.

Beaucoup, Madame, beaucoup!

Mad. DERVAL.

Il me semble pourtant qu'à Paris vous recherchiez le grand monde,... la société;... vous paraissiez vous y plaire?

ALPHONSE.

Sans doute, Madame,... parce que...

Mad. DERVAL.

Parce que vous y trouviez du plaisir; c'est tout simple. (*A part*) comme à Paris ... (*Haut*) Vous êtes musicien, je crois, M. Alphonse?

ALPHONSE.

Bien peu, Madame, bien peu, mais la musique a pour moi tant de ...

Mad. DERVAL.

Tant de charmes!

ALPHONSE.

Précisément.

Mad. DERVAL.

Vous aimez l'opéra?

ALPHONSE.

Oh! je déteste le bruit;... j'aime une musique expressive,... parlante, une Romance bien naïve,... bien...

Mad. DERVAL, *riant.*

Bien sentimentale.

ALPHONSE.

Il y a des Romances qui, par les différents rapports qui existent entre elles et la situation des personnes qui ... (*A part*) Je ne pourrai jamais lui tourner une déclaration.

Mad. DERVAL, *à part.*

J'ai pitié de son embarras. (*Haut.*) Je comprends parfaitement.

AIR : *On n'offense point une belle* (des Artistes par occasion.).

Pour un seul quand la foule écoute,
On fredonne : *je pense à toi;*
Près d'un jaloux, sans qu'il s'en doute,
On peut se dire: *écrivez-moi.*
Par dépit on chante à sa belle,
Hier encor j'aimais Adèle.
On dit, en quittant ses amours,
N'est-ce pas mourir tous les jours?
L'amant, tout près d'être infidèle,
Chante : *je t'aimerai toujours.*

ALPHONSE.

Ce n'est pas là précisément ce que je voulais dire.

Mad. DERVAL, *à part.*

Avec tout cela, je ne sais plus que lui demander.

ALPHONSE, *de même.*

La conversation languit.

Mad. DERVAL.

Madame votre sœur est-elle descendue chez son oncle?

ALPHONSE, *étourdiment.*

Oui,... non, non, Madame!

Mad. DERVAL.

J'ai oublié de lui demander son adresse.

ALPHONSE.

Oh! Madame, rien de plus facile.... En sortant d'ici, on prend à droite... Non, à gauche;... on suit le grand chemin, et quand on est arrivé à... à ..

Mad. DERVAL.

Tout cela est fort clair, mais j'ai une mémoire si paresseuse.... Si vous vouliez bien m'écrire cette adresse.

ALPHONSE.

Ah! Madame, avec le plus grand plaisir...

Mad. DERVAL, *à part.*

Et voilà ce que Julie appelle de la timidité! le terme est d'une politesse... Pauvre jeune homme!

ALPHONSE.

Voici, Madame,... je crois n'avoir rien oublié.

Mad. DERVAL.

Ah! mon Dieu!...

ALPHONSE.

Qu'avez-vous donc, Madame?

Mad. DERVAL.

Comment, Monsieur, c'est là votre écriture?

ALPHONSE.

Je crois qu'oui, Madame.

Mad. DERVAL.

Mais toutes les lettres de sir Charles ...

Duo. (*Léocadie*, 2e acte.)

ALPHONSE.

Dieu ! qu'ai-je fait !....

Mad. DERVAL.

Surprise extrême !

Eh ! quoi, ce n'est pas votre sœur ?...

ALPHONSE.

Jugez mieux celui qui vous aime :
Seul, j'ai tout écrit...

Mad. DERVAL.

Vous, Monsieur !

Ensemble.

Mad. DERVAL, *à part.*

Quoi, pour Julie
Il m'écrivait,
Et mon amie
Me trahissait !

ALPHONSE, *à part.*

Ah ! de ma vie
Elle connaît
Et la folie,
Et le secret.

Quelle imprudence ! Ah ! c'en est fait !
Hélas ! j'ai trahi mon secret.

Ensemble.

Ah ! de ma vie, etc.

Mad. DERVAL.

Quoi, pour Julie, etc.

ALPHONSE.

Le hasard vient de vous découvrir un secret qui devait

mourir avec moi... Oui, Madame, c'est moi qui, trop timide pour oser vous avouer mon amour, imaginai ce projet de roman que ma sœur vous proposa.

Mad. DERVAL.

Vous, Monsieur !

ALPHONSE.

Oh! je sais bien que vous n'aviez pas assez bonne opinion de moi pour vous en douter ; mais du moins, sous le nom de sir Charles, je me livrais au plaisir de peindre mes sentimens.

Mad. DERVAL.

Quoi, Monsieur, ce n'est pas sous la dictée de Julie ?...

ALPHONSE.

De ma sœur... Ah! Madame, combien le langage de l'amitié eût été froid!... Avec quel plaisir je lisais,... je relisais ces lettres charmantes où l'esprit s'unissait à la grâce, le sentiment le plus tendre à la délicatesse la plus ingénieuse ! Que de fois, me mettant en secret à la place de sir Charles, je cherchais à me persuader que mon amour n'était point un mystère si difficile à pénétrer !...

Mad. DERVAL, *l'interrompant.*

Monsieur, ces lettres étaient un innocent badinage ;... elles s'adressaient à un être imaginaire.

ALPHONSE.

Je ne le sais que trop, et cependant je n'en retenais pas moins toutes vos lettres....

Mad. DERVAL, *à part.*

C'est comme moi, qui apprenais les siennes par cœur. (*Haut et cherchant à se remettre.*) Vous savez, Monsieur, que les romanciers ne pensent pas un mot de ce qu'ils écrivent ?

ALPHONSE.

Ah! Madame! c'est impossible!

Mad. DERVAL.

Comment, Monsieur, c'est impossible?

ALPHONSE.

Air : *de Téniers*, ou *Vaud. de Psyché.*

Le goût, la grâce et la délicatesse,
Dans vos écrits percent à chaque instant;
En les lisant, on aperçoit sans cesse
Ce qu'on retrouve en vous voyant.
Des sentimens qui brillent dans votre âme,
Qu'en les traçant vous faites partager,
L'amour serait-il donc, Madame,
Le seul qui vous fût étranger?

Mad. DERVAL.

Vous concevez, Monsieur, que laisser plus long-temps ces papiers dans vos mains, ce serait....

ALPHONSE, *vivement.*

Ajouter la reconnaissance à tous les sentimens que vous m'avez inspirés.

Mad. DERVAL.

Il est impossible que je consente à ce que vous conserviez....

ALPHONSE, *vivement.*

Des lettres de vous!... Ne sont-elles pas à l'adresse de ma sœur?

Mad. DERVAL, *à part.*

Allons, nous avons changé de rôle,... me voilà maintenant aussi timide.... Cependant il faut en finir. (*Haut.*) Monsieur, je pourrais,... je devrais peut-être m'offenser d'un stratagème qui blesse ma délicatesse. Julie a mé-

connu les droits de l'amitié... Votre titre de frère ne l'excuse pas à mes yeux..... Cependant, je veux bien oublier le passé, mais c'est à la seule condition que toutes mes lettres,.... toutes, me seront remises aujourd'hui.

ALPHONSE.

Vous l'exigez, Madame?

Mad. DERVAL.

Je le désire.

ALPHONSE.

J'obéirai....

Mad. DERVAL, *en sortant.*

Ah! je l'avais bien mal jugé.

SCÈNE VIII.

ALPHONSE, *seul.*

Peindre l'amour avec tant de feu et n'en pas ressentir la moindre étincelle! Mais c'est donc un auteur que cette femme-là?

AIR : Vaud. de *Partie et Revanche.*

De ses attraits amant modeste,
J'osais pourtant espérer du retour;
Mais la modestie est funeste
Aux vœux d'un véritable amour :
L'audace plaît au cœur des belles;
Qui les trompe est souvent heureux!
Ah! le moyen d'être aimé d'elles,
C'est de n'en pas être amoureux.

SCÈNE IX.

MAD. DE SÉNANGES, ALPHONSE.

Mad. DE SÉNANGES.

Seul! déjà,... il a parlé... (*A son frère.*) Eh bien! es-tu content?

ALPHONSE.

Ah! ma sœur, je suis perdu!

Mad. DE SÉNANGES.

Tu m'effraies.

ALPHONSE.

Elle sait tout,... mon amour,... mon travail au roman.

Mad. DE SÉNANGES.

Du moins, elle ne te prendra plus pour un imbécile.

ALPHONSE.

Elle veut ravoir ses lettres!

Mad. DE SÉNANGES.

Je pourrais m'y opposer... Sa correspondance est une propriété littéraire sur laquelle j'ai hypothèque. Mais, dis-moi, elle était bien courroucée?...

ALPHONSE.

Oui.

Mad. DE SÉNANGES.

Elle t'a interrompu lorsque tu lui as déclaré ton amour?

ALPHONSE.

Non, après.

Mad. DE SÉNANGES.

Elle a tout écouté?

ALPHONSE.

Tout !

Mad. DE SÉNANGES.

Eh ! de quoi te plains-tu donc ?

AIR : Vaud. du *Passe-Partout*

En vérité, ... ces Messieurs me font rire.
Sans se fâcher, elle entend ton aveu,
Sans t'interrompre, elle te laisse dire !
Un cœur doit-il se rendre au premier feu ?
La fuite peut cacher une défaite,
C'est un moyen de sortir d'embarras ;
Et quelquefois nous battons en retraite
Pour attirer l'ennemi sur nos pas.

ALPHONSE.

Mais, cette fois, l'ennemi a opéré sa retraite avec une rapidité....

M. DE SÉNANGES.

Silence, je l'entends... Ce cœur-là n'est pas si tranquille que tu crois. Sors, et reviens promptement.
(*Alphonse sort.*)

SCÈNE X.

MAD. DE SÉNANGES, MAD. DERVAL.

Mad. DE SÉNANGES *va au-devant d'elle.*

Tu me trouves bien hardie, n'est-ce pas, de venir ainsi affronter ta colère ?

Mad. DERVAL.

Ah ! Julie trahit ainsi ma confiance !

Mad. DE SÉNANGES.

AIR : *Voilà tout ce que je sais* (*de* Léocadie.).

Je veux bannir l'indifférence,
Qui malgré toi change ton cœur ;

Je veux te rendre l'espérance
Et te faire croire au bonheur ;
Je veux, c'est ma plus chère envie,
Pour nous voir enfin tous heureux,
Faire une sœur de mon amie,
Et voilà tout ce que je veux.

Mad. DERVAL.

M'engager dans une correspondance avec ton frère!

Mad. DE SÉNANGES.

C'est un service que j'ai rendu à tous deux ; il te croyait insensible, tu le prenais pour un sot;... j'ai voulu vous faire revenir d'une injuste prévention.... N'est-ce pas qu'il a de l'esprit?

Mad. DERVAL.

Trop,... trop pour moi!

Mad. DE SÉNANGES.

Et un cœur,... une délicatesse! Mais moi qui vais te parler de tout cela, comme si tu ne le connaissais pas! Quand on a été six mois en correspondance réglée....

Mad. DERVAL.

Voilà ce que je ne te pardonne pas... (*Dubreuil paraît et écoute*). Ce maudit roman,... tu sens bien qu'il m'est impossible de le continuer maintenant.

Mad. DE SÉNANGES.

Qu'est-ce que tu dis donc? Tu laisserais notre gloire à moitié chemin! tu renoncerais à notre roman?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DUBREUIL.

DUBREUIL.

Le voilà donc connu ce secret!

Mad. DERVAL, *effrayée*.

Ciel!

Mad. DE SÉNANGES, *souriant.*

Ah ! vous étiez-là !

DUBREUIL, *à Mad. Derval.*

Si vous saviez tout le mal que vous m'avez fait ce matin!... je me disais, c'est une intrigue, il y a de l'amour sur jeu, c'est certain !... Mais maintenant que je sais le contraire !...

AIR : *Comme il m'aimait.*

C'est un Roman,
Grâce au ciel, enfin je respire,
C'est un Roman,
Et je suis sûr qu'il est charmant.
Vous pouvez maintenant écrire
Je ne cesserai de vous dire,
C'est un Roman.

Mad. DE SÉNANGES (*Même air.*)

C'est un Roman,
Nous ne pouvons nous en défendre,
C'est un Roman.
Ce secret, fort adroitement,
Vous êtes venu le surprendre ;
Oui, ce que vous venez d'entendre,
C'est un Roman.

DUBREUIL.

Et vous vous cachez de moi, qui adore les femmes de lettres!

Mad. DE SÉNANGES.

C'est peut-être à cause de cela !

DUBREUIL.

Ma charmante cousine ! voilà qui ajoute encore à l'estime, à l'amitié,... à l'amour que j'ai pour vous.

Mad. DERVAL.

Comment à l'amour ?

Mad. DE SÉNANGES, *à part.*

En voici bien d'un autre !

DUBREUIL.

Vous ne l'aviez pas deviné ;... le gibier s'en est bien aperçu, il se moque de moi... Ne vous disais-je pas, ce matin, que je m'opposerais à toute espèce d'établissement, à moins que,... à moins que, si c'était moi!

Mad. DERVAL.

Je ne m'en serais jamais doutée!

DUBREUIL.

Vous êtes veuve,... je suis riche; quarante-cinq ans, c'est un âge rassurant;... vous aimez les belles lettres, j'en raffole;... nous nous convenons à merveille :... une fois mariés nous ferons de la littérature conjugale... Ah ! vous écrivez! il n'y avait que cela de louche dans toute votre conduite;... mais j'étais bien sûr de découvrir votre secret.... Et où en sommes-nous du roman ?

Mad. DE SÉNANGES.

Madame veut y renoncer.

DUBREUIL.

Plaisantez-vous ?

Mad. DERVAL.

J'ai réfléchi;... je ne veux pas m'exposer aux railleries.

DUBREUIL.

Je prends tout sur moi... Laisser ainsi un ouvrage qui est peut-être... en est-il ?....

Mad. DE SÉNANGES.

Au chapitre 16 : nous touchions au dénoûment.

DUBREUIL.

Déjà au dénoûment, la chose du monde la plus difficile,... à ce qu'on dit;... du courage, du courage : avez-vous besoin de renfort? me voilà.

Mad. DERVAL.

Vous, Dubreuil!

DUBREUIL.

Cela jetera de la variété dans le style!

AIR : *Dans ce castel, dame de haut lignage.*

Plus d'une affaire à trois chez nous s'arrange;
Le nombre trois fut toujours cher aux Dieux.
On se met trois pour être agent de change,
On fait faillite à trois tout comme à deux.
Nos chansonniers à trois montent leur lyre;
Bref, commerçant, architecte, maris...
Mais il serait par trop long de vous dire
Tout ce qu'à trois l'on voit faire à Paris.

Mad. DE SÉNANGES.

Un collaborateur comme M. Dubreuil!

DUBREUIL.

J'ai été en quatrième, autant que je puisse m'en souvenir.

Mad. DERVAL.

Eh bien! Monsieur, que ne continuez-vous avec madame de Sénanges...

Mad. DE SÉNANGES.

Et les convenances? Si j'allais me compromettre.

DUBREUIL.

Les mariages littéraires sont fort heureux cette année.

Mad. DE SÉNANGES.

C'est ce que je lui disais quand vous êtes entré.

DUBREUIL.

Il faut achever le roman, et le finir comme ils finissent tous,... par un mariage!

Mad. DE SÉNANGES.

Et voilà précisément ce qu'Adèle ne veut pas, c'est là le motif de la discussion; moi, je suis pour le mariage!

DUBREUIL.

C'est de rigueur,... à moins que le héros... Quel âge a-t-il, votre héros?

Mad. DE SÉNANGES.

Vingt-neuf ans,... un jeune homme charmant, d'une excellente famille; de l'esprit, des talents, de la fortune,... et amoureux... depuis le second chapitre!

DUBREUIL.

Un jeune homme comme celui-là ne peut pas rester garçon,... c'est contre les règles de la littérature; madame Derval aura beau dire il faut qu'il se marie,... ou qu'il se brûle la cervelle:... il n'y a que ces deux moyens-là de finir agréablement un roman moderne!

Mad. DERVAL.

En vérité, je sens que ma patience... Eh! mon Dieu, Monsieur, qu'il épouse, qu'il... je n'y serai pour rien... Je vous le repète, je renonce;... l'idée seule de ce roman me donne une humeur!...

Mad. DE SÉNANGES.

AIR: *Du Fou de Péronne.*

Allons, calme toi, mon amie,
Je n'ose braver ton courroux;
(*A part.*) Servons-là malgré sa folie,
Surtout pour frapper les grands coups.

DUBREUIL.

Eh quoi! sous un voile funèbre
Un tel ouvrage dormira?

Mad. DE SÉNANGES.

Comme elle a peur d'être célèbre!

DUBREUIL.

Je n'eus jamais de ces peurs-là.

Ensemble.

Mad. DE SÉNANGES.

Allons, calme toi, mon amie,
Je n'ose braver ton courroux:
Servons-là malgré sa folie,
Surtout pour frapper les grands coups.

DUBREUIL.

Cacher un œuvre de génie,
Vraiment je suis tout en courroux;
Mais c'est moi, malgré sa folie,
Moi qui frapperai les grands coups.

Mad. DERVAL.

Non contre toi, ma chère amie,
Je n'aurai jamais de courroux;
Mais, dût-on blâmer ma folie,
Je ne veux pas prendre un époux.

SCÈNE XII.

MAD. DERVAL, DUBREUIL.

Mad. DERVAL.

Elle a juré de me désespérer.

DUBREUIL.

Ah! ne dites pas de mal de madame de Sénanges : c'est une femme charmante!

Mad. DERVAL.

Il ne vous manquait plus que de prendre son parti.

DUBREUIL.

Ecoutez donc;... un collaborateur,... c'est de toute justice; il n'y a jamais eu de livre imprimé dans la famille, et voici une occasion excellente.

Mad. DERVAL *effrayée.*

Imprimé!

DUBREUIL.

N'était-ce pas votre intention?

Mad. DERVAL.

Non, certes!... Imprimé,... me donner en spectacle, mon cher Dubreuil, si vous avez de l'amitié pour moi, vous ne me parlerez jamais de ce maudit roman.

DUBREUIL.

Voilà bien le caprice le mieux conditionné.

Mad. DERVAL.

Caprice soit; mais parlons d'autre chose.

DUBREUIL.

De mon amour.

Mad. DERVAL.

C'est du moins plus gai.

DUBREUIL.

Ne vous y trompez pas, c'est plus sérieux que vous ne pensez.

Mad. DERVAL.

Oh! je ne suis pas aisée à effrayer.

DUBREUIL.

Votre cœur est parfaitement libre, je le sais.

Mad. DERVAL.

Mon cher cousin, votre offre ne peut que me flatter; mais je suis décidée à ne pas me remarier;... non, je ne me remarierai pas.

DUBREUIL.

Encore un caprice.

Mad. DERVAL.

Eh! mon Dieu, oui, je ne suis que caprice; je suis la femme du monde la plus méchante, la plus injuste; mais, au milieu de tous les défauts que l'on veut bien me reconnaître, je n'aurai pas du moins la faiblesse de rendre un homme arbitre de ma destinée. Je n'enchaînerai pas une seconde fois ma liberté; je vivrai seule, mais tranquille, mais libre, parfaitement libre! (*A part*) Ciel! Alphonse!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ALPHONSE.

ALPHONSE.

Voici, Madame, ce que vous m'avez redemandé.

DUBREUIL.

Un jeune homme! d'où sort-il?

Mad. DERVAL, *à part.*

Quel embarras.

ALPHONSE, *à part.*

C'est le cousin!

Mad. DERVAL.

Je vous remercie, Monsieur, de l'empressement...

ALPHONSE.

J'ai dû, quelque chagrin qu'il m'en coûtât, obéir à vos ordres.

DUBREUIL.

Ah ça! voudriez-vous bien m'expliquer...

ALPHONSE, *à part.*

Elle se trouble!

Mad. DERVAL.

Monsieur est une personne... à laquelle,... qui,... que...

ALPHONSE.

(*A part.*) Eh! mon Dieu, Madame, pourquoi ce mystère? je n'ai aucune raison de me cacher; je suis, Monsieur, un libraire de Paris qui fait sa tournée, et qui, ayant su...

DUBREUIL.

Bon! bon! je comprends. Comme tout se découvre.

AIR : *Voulant par ses œuvres complète.*

Parbleu, l'aventure est divine!
Pour mieux cacher votre roman,
Vous preniez, discrette cousine,
Un libraire pour confident.
Vous afficher serait un crime;
On mettra dans chaque journal,
Que l'auteur, Madame Derval,
Désire garder l'anonyme.

Mad. DERVAL.

Si cet ouvrage a été entre les mains de Monsieur, il sait que c'est bien malgré moi!

ALPHONSE.

C'est un bonheur dont je n'ai pas joui long-temps.

DUBREUIL.

Malgré vous... Alors c'est madame de Sénanges qui voulait charger Monsieur de l'impression;... soyez tranquille,... je vous garantis l'impression.

Mad. DERVAL.

Dubreuil!

DUBREUIL.

J'ai aussi des droits sur le roman.

ALPHONSE.

Vous, Monsieur?

DUBREUIL.

Et quand nous l'aurons achevé!...

ALPHONSE, *à part.*

Est-ce qu'elle aurait aussi un collaborateur.

Mad. DERVAL, *à part.*

Je suis au supplice!

ALPHONSE.

Quoi, Monsieur, c'est vous qui avez écrit ces lettres brûlantes?...

DUBREUIL.

Du tout, Monsieur; je n'ai encore rien écrit; je ne suis collaborateur que pour le dénoûment.

ALPHONSE.

Ah! je disais bien!

Mad. DERVAL.

Encore une fois, Dubreuil, vous connaissez ma résolution.

DUBREUIL.

Elle n'a pas le sens commun votre résolution... J'en

fais juge Monsieur : c'est un garçon d'esprit,... il suffit de le voir pour en être convaincu.

Mad. DERVAL.

Mais, mon ami.....

DUBREUIL.

Croiriez-vous, Monsieur, que ces Dames se sont brouillées pour le dénoûment :... ma cousine ne veut pas que le roman finisse par un mariage !

ALPHONSE.

La chose était pourtant si naturelle !...

DUBREUIL.

N'est-ce pas, vous qui connaissez l'ouvrage ?

ALPHONSE.

Rien de plus vrai, de plus sincère que l'amour dont... je... dont le jeune homme est épris. Pendant un an il a supporté sans se plaindre, le mépris de celle qu'il adorait...

Mad. DERVAL.

Oh ! Monsieur, le mépris...

ALPHONSE.

Oui, oui, Madame !

DUBREUIL.

Ecoutez donc, il connaît l'ouvrage !

ALPHONSE.

N'est-il pas vrai que, trompée par les apparences, elle l'avait cru simple,... très-simple,... et pourtant... il était comme on est quand on aime véritablement.

DUBREUIL.

Oui, oui, quand on aime véritablement on est toujours comme cela.

Mad. DERVAL.

Vous savez bien qu'un instant a suffi pour la désabuser !

ALPHONSE.

Eh ! qu'importe qu'elle soit plus indulgente, si elle

est toujours insensible à l'amour qu'elle a inspiré ? Si, badinant avec un sentiment qu'elle n'éprouvait pas, elle a feint tous les caractères de la plus vive tendresse pour déchirer un cœur rempli de son image.

DUBREUIL.

Voilà un libraire qui a bien de l'esprit.

Mad. DERVAL.

Eh ! Monsieur, vous n'ignorez pas qu'entraînée dans un piége...

DUBREUIL.

Ah ! s'il y a un piége... ça devient intéressant.

Mad. DERVAL.

Pouvait-elle être en garde contre une surprise faite à sa bonne foi ;... elle laissait courir sa plume sans se douter des tromperies de l'amitié... Trahie par une amie de sa jeunesse...

DUBREUIL.

Bon, bon,... je vois l'intrigue;... c'est un peu romanesque,... invraisemblable ;... mais c'est égal, si c'est bien filé !

ALPHONSE.

Cette sœur indulgente avait rêvé le bonheur de son frère, et vous pouviez faire de ce songe une réalité...

DUBREUIL.

Par le mariage en question... Eh bien ! maintenant que je comprends parfaitement la marche du roman, le mariage est indispensable !

ALPHONSE.

Il faudrait que Madame fût de votre avis.

DUBREUIL.

Mais que voulez-vous faire du jeune homme, il est amoureux dès le second chapitre, n'est-ce pas ?

ALPHONSE.

Ah ! long-temps avant.

DUBREUIL.

Diable!... Le premier chapitre est donc bien long.

ALPHONSE.

Et Madame l'a placé dans une situation où il ne lui est plus possible de renoncer à celle qu'il aime.

DUBREUIL.

Soutenir le caractère, voilà la difficulté.

ALPHONSE.

Où trouver un esprit aussi cultivé, une grâce plus touchante ?

DUBREUIL.

Les héroïnes de roman sont toujours parfaites, et comment nommez-vous celle-là?

Mad. DERVAL, *vivement.*

Constance de Méranie.

DUBREUIL.

Il y a déjà beaucoup de Constance;... mais c'est égal;... il règne dans toute cette intrigue là... un je ne sais quoi... qui me plaît,... qui me charme;.. et puis quand on aime les lettres, on est l'ami des imprimeurs...

AIR : *Je saurai bien la faire marcher droit.*

(De la Lune de Miel.)

C'est à moi seul qu'il faut s'en rapporter;
Jeune homme, à vous je m'intéresse,
Laissez-moi faire et croyez ma promesse,
Sur le succès oui vous pouvez compter.

ALPHONSE.

Que d'obligeance!

DUBREUIL.

Adieu, mon cher, adieu,
Ma cousine vous fait injure;
Mais, grâce à moi, je vous vois, avant peu,

Imprimeur de la préfecture !....
C'est à moi seul qu'il faut s'en rapporter, etc.

Mad. DERVAL. *A part.*

Ensemble.

Ah! je le sens, j'ai peine à supporter
Et son départ et sa tristesse;
Par son esprit, par son heureuse adresse,
Quel embarras il a su m'éviter!

APHONSE. *A part.*

Ah! sans espoir il faut donc la quitter.
(*Haut à Dubreuil.*)
Puisqu'à moi Monsieur s'intéresse,
J'espère tout d'une telle promesse...
(*A part.*) Sur le bonheur je ne dois plus compter.

(*Alphonse sort.*)

SCÈNE XIV.

MAD. DERVAL, DUBREUIL.

Mad. DERVAL, *à mi-voix.*

Ah! combien j'ai été injuste!

DUBREUIL.

Eh! sans doute;... qu'est-ce qu'il vous en coûtait de répondre aux intentions de ce jeune homme;... il avait peut-être fait exprès le voyage de Paris! Vous auriez contribué à sa fortune, à son bonheur! Je m'y connais, c'est un garçon intelligent, vous n'en trouverez pas un second comme lui... Il a dans son air,... dans ses manières, une dignité. Il aurait pu se faire passer pour receveur,... j'y aurais été pris.

SCÈNE XV.

LES MÊMES; UN LAQUAIS.

De la part de madame de Sénanges!

DUBREUIL.

Au moins elle n'y renonce pas. (*Sur un geste de Mad. Derval le laquais s'éloigne.*) Voyons un peu ce que nous écrit notre collaborateur.

Mad. DERVAL.

Y pensez-vous, Dubreuil, cette lettre!...

DUBREUIL.

Je suis en tiers dans la correspondance!

Mad. DERVAL.

Elle peut renfermer des secrets...

DUBREUIL.

Raison de plus : je réunis aux droits du collaborateur, ceux de l'ami, du conseil, du futur époux...

Mad. DERVAL.

Si vous l'exigez absolument...

DUBREUIL.

Puisque vous le permettez...

Mad. DERVAL.

La voici, et si vous voulez l'ouvrir...

DUBREUIL.

Du tout,... je l'écouterai si cela vous est agréable.

Mad. DERVAL.

Que peut-elle m'écrire! (*lisant*). « Alphonse est trop » amoureux pour renoncer à son amour.

DUBREUIL.

C'est le chapitre 17ᵉ, je m'en doutais!

Mad. DERVAL, *lisant.*

» Mais puisqu'il ne peut espérer de toucher le cœur » de celle qu'il adore, je vais employer toutes les res- » sources de mon talent pour lui faire épouser la riche » héritière dont il a déjà été question entre nous; c'est » à regret, je l'avoue, que je m'y décide; il eût été plus » doux pour moi de le voir uni à celle qu'il aime;... mais » puisque tu t'obstines contre ce mariage, il faut y re- » noncer.... J'avoue que ce n'est pas là le dénoûment sur » lequel j'avais compté. »

DUBREUIL.

Ni moi non plus, ce dénoûment ne vaut pas le diable.

Mad. DERVAL, *à part.*

Serait-il possible qu'Alphonse...

DUBREUIL.

Ces mariages de convenances réussissent dans le monde, mais jamais dans les romans. *(A part)* Je m'en vais vous bouleverser tout cela. *(Haut)* Adieu, ma char-

mante cousine, dans peu vous aurez de mes nouvelles... Eh! vîte, à l'ouvrage.

SCÈNE XVI.

MAD. DERVAL *seule.*

Enfin, me voilà seule! Mon pauvre cœur, que de chemin vous avez fait depuis ce matin:... je n'ose l'interroger;... fiez-vous donc aux apparences... Cet Alphonse si timide, avec quelle éloquence il m'a parlé de sa tendresse, avec quelle adresse ici même, et devant Dubreuil;... pauvre Dubreuil qui s'avise aussi de m'aimer... A son âge... Il sait pourtant que j'ai juré de ne jamais me remarier... Juré,... est-ce bien sûr? Et c'était Alphonse qui m'écrivait ainsi, dont les lettres si touchantes me faisaient regretter une illusion!

AIR : *Je n'aime plus le printemps.*

Il existait cet être imaginaire,
Que tout bas mon cœur appelait;
Non ce n'est plus une chimère,
Et j'en ai presque du regret;
Mais d'où peut naître mon regret?
Vers celui qui devait me plaire,
Si je volais tant que je l'ai rêvé,
Faut-il donc, à mes vœux contraire,
Le fuir lorsque je l'ai trouvé.

Mais si j'en crois Julie, elle va forcer son frère de contracter un mariage... Non,... elle n'aura point assez d'influence;... mais moi, n'ai-je pas été bien sévère?... Oh! Alphonse a trop d'esprit pour n'avoir pas deviné!... Ah! qu'une pauvre femme est à plaindre quand elle est obligée de cacher ce qu'elle éprouve...

SCÈNE XVII.

MAD. DE SÉNANGES, MAD. DERVAL, ALPHONSE.

ALPHONSE.

Ah! Madame, n'est-ce point une erreur!...

MAD. DE SÉNANGES.

Chère Adèle, que tu es aimable.

Mad. DERVAL.

Je ne sais ce que vous voulez dire...

Mad. DE SÉNANGES.

Ton chapitre est charmant.

Mad. DERVAL.

Mon chapitre 18.

ALPHONSE.

Vous avez daigné rassurer ma tendresse.

Mad. DERVAL.

Mais je n'ai pas écrit...

Mad. DE SÉNANGES.

Oui, je sais bien, pour n'être pas en reste avec moi,... tu as pris un secrétaire,

Mad. DERVAL.

Un secrétaire, moi...

ALPHONSE.

C'est la seule chose qui ait pu m'affliger...

Mad. DE SÉNANGES.

Pourquoi t'en défendre,... tu aimes Alphonse.

Mad. DERVAL.

Julie!...

Mad. DE SÉNANGES.

Ne suis-je pas habituée à lire dans ton cœur, à découvrir tes plus secrètes pensées? ct celle-là n'était pas plus difficile à deviner que les autres.

ALPHONSE.

Si ma sœur s'abuse, son amitié pour moi l'égare; elle désire mon bonheur, et se persuade que mon amour vous a touché; dois-je moi-même vous l'avouer? cette espérance j'ai osé la concevoir, et si les sentiments les plus vrais sont ceux qui ont le plus de droits à votre... estime...

Mad. DERVAL.

Oh!.. Monsieur, je vous estime beaucoup.

Mad. DE SÉNANGES.

Tu fais encore mieux.

Air : *Du partage de la richesse.*

Une femme sait s'y connaître,
Ce sentiment et si vif et si doux,
A qui l'inspire on le cache peut-être,
On ne peut pas se cacher avec nous ;
Sans y songer on se laisse surprendre,
Par son silence on trahit son secret ;
Et tous les soins qu'on prend pour s'en défendre
Sont autant d'aveux qu'on en fait.

SCÈNE XVIII *et dernière.*

Let précédens, DUBREUIL, *écoutant dans le fond.*

Mad. DE SÉNANGES.

Reconnais-tu celte lettre ?

Mad. DERVAL.

C'est l'écriture de Dubreuil.

ALPHONSE, *souriant.*

Il avait bien promis de s'intéresser à moi !

Mad. DE SÉNANGES, *lisant.*

» Chapitre 18. Alphonse a vaincu les scrupu»les de celle qu'il adore; certain d'être aimé en se»cret, il accourt auprès d'elle en sollicitant la récom»pense de son amour... Constance de Méranie, après »avoir résisté comme doit le faire une héroïne de roman, »cède enfin à des transports si doux : elle abandonne à »son amant une main que celui-ci couvre de ses baisers, »et bientôt l'aveu le plus tendre confirme son bonheur.. »Conclusion : le roman finit par un mariage. »
Est-ce que tu voudrais refaire le travail du nouveau collaborateur ?...

Air : *C'est bien, c'est très-bien.* (d'Amédée Beauplan.)

Ah ! vraiment,
C'est charmant ;
Sans attendre,
Il faut te rendre ;
Oui vraiment,
C'est charmant,
Il faut finir le Roman.

ALPHONSE.

Dites un mot... Ah ! faut-il que j'espère ?...

DUBREUIL, *s'avançant.*

Oui, vous pouvez, l'esprit bien en repos,
Dire ce mot à notre cher libraire.

Mad. DE SÉNANGES.

Monsieur Dubreuil vient toujours à propos.

Ensemble.

Ah ! vraiment, etc.

Ensemble.

Mad. DERVAL. *A part.*

Quel moment !
Quel tourment !
A leurs vœux dois-je me rendre ?....
Quel moment !
Quel tourment !
Il faut finir le Roman.

DUBREUIL.

Il attend,
C'est l'instant ;
A ses vœux il faut vous rendre ;
Il attend,
C'est l'instant
Qu'on imprime le Roman !

ALPHONSE.

Quel moment,
Quel tourment !
A mes vœux daignez vous rendre....
Quel moment !
Quel tourment !
Il faut finir le Roman.

Mad. DERVAL.

Puisque tout le monde le veut... (*Alphonse se relève et baise la main de madame Derval.*)

DUBREUIL.

Il est galant le libraire... Eh bien ! que dites-vous de mon dénoûment.

ALPHONSE.

Il est charmant !

DUBREUIL.

Le collaborateur n'a pas perdu de temps, comme vous voyez; mais vous ne connaissez encore que la moitié de sa besogne.

Mad. DE SÉNANGES.

Vraiment !

ALPHONSE.

N'en faites pas davantage.

DUBREUIL.

On imprime le prospectus de notre roman.

Mad. DERVAL.

Plaisantez-vous ?

DUBREUIL.

Chez l'imprimeur du département... Alphonse.

ALPHONSE.

Monsieur...

DUBREUIL.

Non, je dis Alphonse, roman en deux volumes, par Mesdames et Monsieur... trois étoiles à chacun, point de préférence, cela va faire un effet,... tiré à 6000 exemplaires que Monsieur le libraire répandra dans la capitale et à l'étranger.

Mad. DERVAL.

Y pensez-vous, Dubreuil! nous compromettre ainsi.

ALPHONSE.

Oh! Monsieur ne doute de rien!

DUBREUIL.

Ça ne compromet personne un roman!

Mad. DE SÉNANGES.

Mais celui-ci est historique.

DUBREUIL.

Historique!

Mad. DE SÉNANGES.

Comment, pour un homme d'esprit...

Mad. DERVAL.

..... Qui fait des charades.

Mad. DE SÉNANGES.

Vous n'avez pas deviné que toute cette correspondance mystérieuse n'était autre chose que les lettres de mon frère à sa femme!

DUBREUIL.

De votre frère!

Mad. DE SÉNANGES.

Que voilà.

DUBREUIL.

Et de sa femme!

Mad. DE SÉNANGES.

Que voici.

ALPHONSE.

Pardon, Monsieur, si la crainte de compromettre le secret de Madame, m'a tant forcé de prolonger votre erreur.

DUBREUIL.

Vous voyez bien que j'avais raison quand je disais ce matin qu'il y avait de l'amour sous jeu,.. c'est une correspondance amoureuse; mes premières idées sont toujours les meilleures.

Mad. DE SÉNANGES.

Sans doute; mais vous n'y tenez pas.

Mad. DERVAL.

Mon cher Dubreuil, ne m'en veuillez pas ; c'est madame de Sénanges qui a conduit tout cela.

Mad. DE SÉNANGES.

Monsieur nous a bien aidées un peu !

DUBREUIL.

Oui, oui, fort bien... Je vois que depuis ce matin ;... n'importe, je n'en aurai pas le démenti,... je mettrai votre mariage en roman,... et je me réserve un rôle superbe dans la seconde édition.

VAUDEVILLE.

AIR : *Vaud. du Baiser au Porteur.*

ALPHONSE.

Des hommes tels qu'ils devraient être,
Les romanciers font le portrait;
Mais l'historien juge en maître
Et peint le monde tel qu'il est.
Voilà, sans nous en faire accroire,
Pourquoi l'on voit, à tous moments,
Tant de faiblesses dans l'histoire,
Tant de vertus dans les romans!

Mme. DE SÉNANGES.

Ah! quel pays que notre France!
Les armes, les lettres, les arts,
Lui conservent une puissance
Qui peut braver tous les hasards:
Elle a tous les genres de gloire,
Tout y tient de l'enchantement.....
Je crains que plus tard notre histoire
Ne soit prise pour un roman.

DUBREUIL.

Aventures, lettres, nouvelles,
Combien de livres on écrit
A l'usage des demoiselles,
Pour former le cœur et l'esprit!
On y montre qu'il faut tout croire,
Hors ce que disent les mamans.....
Je laisse à deviner à l'histoire
De fille qui lit des romans.

Mad. DERVAL. *Au public.*

Hier sur la scène tragique,
Peut-être encore admiriez-vous
Quelque pièce bien historique....
On est plus frivole chez nous.
Pour reposer votre mémoire,
Figurez-vous qu'en ce moment,
Après un bon livre d'histoire,
Vous lisez un petit roman.

FIN.

Imprim. de SÉTIER, cour des Fontaines, n° 7, à Paris.